

BOSSIN (EUGÈNE)

Angers 1855.

MEMBRE PERPÉTUEL.

Le 2 janvier dernier, décédait, dans sa propriété d'Adamville, notre regretté camarade Bossin Eugène, membre perpétuel de notre Société, dont il faisait partie depuis 1862.

J'ai eu le regret, me trouvant en Algérie lors de ses obsèques, de ne pouvoir dire sur sa tombe quelques paroles d'adieu et rappeler sa vie industrielle si bien remplie.

De loin, j'ai adressé à sa chère veuve et à ses enfants les condoléances de celui-ci qui a toujours considéré Bossin comme son meilleur ami, mais j'estime que la biographie de cet excellent Camarade, qui a été Membre et Secrétaire de notre Comité, doit être relatée dans nos Bulletins pour y montrer l'exemple d'une vie dignement remplie.

Bossin Eugène est né à Montoir-sur-le-Loir (Loir-et-Cher) en 1840. Entré à l'École d'Arts et Métiers d'Angers, il s'y tint toujours dans un bon rang et en sortit médaillé.

A la sortie de l'École, Bossin entra comme ouvrier aux ateliers du Chemin de fer du Nord où, suivant l'expression si pittoresque de notre regretté Président honoraire Denis Poulot, il passa par la boîte à fumée pendant quelques années. Il travailla ensuite, comme dessinateur, dans la maison Chevalier Cheilus et C^{ie}, fabricants de wagons.

Promu chef du bureau de dessin, il acquit en peu de temps la confiance de ses patrons, qui l'envoyèrent, à l'âge de 25 ans, en Espagne et ensuite en Portugal pour créer des ateliers de montage de wagons.

Bossin vint à bout de toutes les difficultés d'installation de ce genre à l'étranger et, à son retour en France, sa maison lui confia la direction d'une importante usine à Nouzon, dans les Ardennes, pour la fabrication des ferrures de wagons.

Là, encore, Bossin fit preuve de grande initiative.

La guerre de 1870 arriva. Le siège de Paris tranchant net les relations que Bossin avait avec sa maison mère, l'usine de Nouzon, qui avait beaucoup de commandes d'avance, ne pouvait plus recevoir les fonds que précédemment la direction de Paris envoyait chaque quinzaine pour la paie des ouvriers et des fournisseurs.

Bossin eut l'audace, si je puis m'exprimer ainsi, de proposer à ses nombreux ouvriers de continuer à travailler en leur offrant de les payer avec des bons à souche au porteur, payables à vue un mois après la fin de la guerre, sorte de billets de 20 francs qu'il créa ainsi pour un chiffre très élevé.

Ces billets furent acceptés par les fournisseurs et les commerçants de la région qui, tous, avaient confiance en Bossin et en sa maison. Les ouvriers purent ainsi continuer à travailler et la maison trouva après la fin de la guerre ses commandes terminées. Elle exprima à notre Camarade toute sa satisfaction pour l'initiative dont il avait fait preuve en ces circonstances difficiles.

Quelques années plus tard, Bossin quitta le poste important qu'il occupait à Nouzon pour venir à Paris s'associer à son beau-frère, notre Camarade Jou (Châl. 1855). Ils acquéraient ensemble une usine pour la fabrication de tubes sans soudure, à Longueville, près Provins.

Pendant trente-cinq ans, Bossin s'est appliqué à perfectionner la fabrication de ces tubes et à augmenter l'importance du matériel nécessaire à leur production. Le succès obtenu à l'exposition de Chicago, et qui s'est traduit par la décoration de la Légion d'honneur au premier associé en nom, fondateur de la maison Durand, Bossin et Jou, était la récompense des efforts apportés par cette maison pour donner satisfaction aux besoins de nombreux industriels et inventeurs qui ne pouvaient que difficilement se procurer à cette époque des tubes sans soudure.

Parmi ceux-là, il convient de citer notamment la plupart des chercheurs de la première heure du moteur puissant sous un faible poids, nécessaire à la solution du problème de l'aviation.

Bossin se plaisait à les seconder dans leurs essais et il a ainsi apporté sa contribution à la réalisation d'un des progrès les plus marquants de notre époque.

C'est encore par son amour du progrès qu'il fut un des premiers industriels qui établirent un transport de force électrique. Il le fit entre son usine de Longueville et une chute d'eau située à plusieurs kilomètres.

Cette vie industrielle n'a pas d'histoire; elle se compose simplement de travail et de devoirs accomplis.

L'âge étant arrivé, Bossin aurait pu se reposer depuis longtemps, mais il ne pouvait se résoudre à devenir inactif.

La mort de notre Camarade Brard, son associé, le surprit, et il céda alors son usine à son fils et à ses principaux employés.

Il n'y a donc que quelques années que Bossin se décida au repos, mais depuis un an nous voyions chaque jour sa santé décliner, et sa maladie n'a pu être enrayée par le régime sévère que sa chère épouse obtenait qu'il s'imposât.

Puissent ces quelques lignes, écrites par le plus vieil ami de Bossin (puisque je l'ai connu avant notre entrée à l'École d'Angers) adoucir la douleur de tous les siens et celle de sa courageuse compagne qui perd en lui un mari dévoué, dont la vie tout entière peut être donnée comme exemple.

F. BESNARD
(Ang. 1855).